

Ebensee, 10 mai 2014

Daniel SIMON, président de l'Amicale de Mauthausen (France)

Méditer en ce lieu sur la valeur de la vie (thème cette année des commémorations) est à la fois trop évident et bien difficile.

Nous sommes sur l'espace même des morts du camp : à proximité immédiate de l'emplacement du four crématoire, d'une fosse commune, des baraques du Revier et des tragiques Schonungblock où furent entassés sans soins et sans nourriture les mourants.

La logique de mort du camp d'Ebensee ne fait pas de doute. Je le montrerai en 5 points :

1. Nous ne sommes pas dupes des logiques théoriques (le règlement des camps établi à Dachau, lorsque le camp de concentration ne valait pas pour tous condamnation à mort), les faux semblants, par exemple l'art du double langage, d'essence négationniste (le mot Schonungblock). Le régime Nacht und Nebel, le mot d'accueil désignant le crématoire comme la seule issue, sont confirmés par le quotidien du camp : loi de la jungle et arbitraire absolu, libération licite de toutes les pulsions violentes de ceux qui détiennent une parcelle de pouvoir.
2. Il n'est pas vrai que des causes extérieures ont ruiné la bonne gestion du camp : l'afflux massif de détenus, amplifié par les évacuations d'autres sites, la désorganisation de l'approvisionnement causée par l'avancée des armées libératrices ne diminuent en rien les responsabilités des nazis, qui ont aggravé les violences meurtrières pour faire face à la surpopulation.
3. La vie d'un détenu ne vaut rien : la main d'œuvre esclave est indéfiniment renouvelable, le principe de déshumanisation est la première loi du système, elle concerne aussi le détenu mort, qui n'est que matière vile, peut-être encore exploitable. Le bilan humain du camp d'Ebensee – pour n'évoquer que les morts – tel qu'il apparaît sur ce mur, est éloquent.
4. Outre la mort dite « naturelle », par épuisement, le camp pratique les « sélections » pour la mort immédiate, en groupes (des Juifs, souvent) comme moyen de précipiter le sort de ceux qui, de toute façon, sont voués à mourir.
5. Certes une contradiction existe entre la volonté de réduire les détenus en esclavage et l'impatience de les réduire à l'état de cadavre. Maurice Delfieu, un Français d'Ebensee, dans le récit qu'il publie en 1946, dit avoir tenté d'expliquer aux Meister qu'il était impossible d'imposer pareil rendement au travail à des hommes sous-alimentés. Il écrit : « les mieux renseignés répondaient par des sourires entendus qu'on pouvait traduire ainsi : votre mort est plus désirable que votre travail ».

De ces 5 observations, je conclus que le camp d'Ebensee n'a qu'un rapport très indirect avec les malheurs de la guerre. Parmi les détenus, il y eut pourtant des prisonniers de guerre : des Espagnols, des Soviétiques. Ils furent spoliés, à Mauthausen et Ebensee, des droits qui auraient dû les protéger.

Aucune société moderne n'a mis en œuvre un système d'anéantissement de cette ampleur et de cette efficacité – à Ebensee, dans un décor bucolique trompeur, et au sein d'un tissu culturel où la barbarie était inimaginable : « Le lac aux rêves », titre ironiquement Jean Laffitte, déporté français dont la voix a longtemps résonné à la place où je suis.

Toutes les tyrannies maltraitent et massacrent leurs ennemis. Mais les nazis allongent à l'infini la liste des victimes : au-delà des adversaires politiques, ils éliminent ceux qu'ils prétendent de « races inférieures », les otages capturés à volonté parmi les peuples conquis, les hommes épuisés, les handicapés, des enfants, tous ceux dont ils jugent la vie sans utilité sociale, donc sans valeur.

La restauration de l'humanisme fut, en 1945, celle du droit des peuples et des individus à exister, l'exaltation de la diversité humaine contre les idéologies totalitaires, le refus de rapporter la vie à des critères comptables – en théorie. Toutes choses dont aucune n'est jamais acquise sans qu'on y veille et dont l'ordre sociopolitique instauré par le national-socialisme fut le plus absolu contraire, sans équivalent nulle part.

Pourtant il est difficile de penser la valeur de la vie à partir des leçons que nous conservons du traumatisme historique subi. Je le tenterai de deux façons.

Sera-t-il traité de nazi, celui qui se refuse à sacrifier la vie en toutes circonstances, celui qui considère que l'humanité s'est construite aussi contre la loi naturelle, pour échafauder parfois des valeurs proprement humaines ? Est-ce donner une seconde chance aux fantasmes nazis que s'interroger sur la nécessité éthique d'intervenir dans les processus naturels de la fin de vie, que s'interdire de tirer des conclusions d'une échographie prénatale et, donc, réintroduire avec d'innombrables précautions le concept d'euthanasie ? Sommes-nous désormais tenus de soutenir un intégrisme du vivant, en mémoire des morts des camps, au nom de la loi naturelle ou de lectures fondamentalistes de dogmes religieux ?

Le nazisme fut un recul vertigineux, proprement impensable, de la civilisation – faut-il en faire notre unité de mesure ? La vie n'est pas le tabou absolu, l'exigence suprême, mais il est infiniment difficile de tracer la frontière infranchissable de la dignité humaine – car c'est elle la vraie mesure, qui ne doit dépendre d'aucun pouvoir social externe.

J'évoquerai donc pour finir mon père, rescapé de Mauthausen et d'Ebensee, où il acheva sa détention au Blockschiitzlager 2, de terrible mémoire, après 25 mois sur le sol autrichien. En

France, il avait échappé au peloton d'exécution, celui destiné aux résistants et aux otages. Or j'ai le souvenir de la conviction froide qu'il exprimait : il aurait préféré avoir été fusillé qu'avoir subi Mauthausen. Ceci donne la mesure de la condition de haefling : une déchéance dont on ne guérit pas. Ceux qui ont ou auraient choisi de « mourir debout plutôt que vivre à genoux », en particulier dans un combat en faveur d'idéaux plus importants que leur propre survie, nous désignent clairement la valeur de la vie. L'humanité est un pari sur l'avenir.